Même risque que pour l'*Octavius* : les suspicions de faute se fondent uniquement sur le jugement que nous portons sur le texte, sur une appréciation subjective ; les corrections sont inspirées par le souci de restituer la vraisemblance et la correction ; méthode qui comporte un cercle vicieux, puisque le jugement que nous portons sur la langue et la pensée de l'auteur est à son tour fonction de l'établissement du texte. Nous sommes dans le domaine de la critique d'art. M. Axelson ne s'y livre qu'avec la plus extrême prudence, servi par une connaissance approfondie de la manière d'Arnobe et de la langue contemporaine.

J. Marouzeau.

Sciences historiques.

Karl Prümm, *Religionsgeschichtliches Handbuch für den Raum der altchristlichen Umwelt, hellenistich-römische Geistesströmungen und Kulte mit Beachtung des Eigenlebens der Provinzen* : Fribourg-en-Breisgau, Herder, 1943, XVI-921 pages in-8°.

L'érudition germanique a un charisme propre pour cette sorte d'ouvrages, si précieux, que nous nous obstinons à appeler *manuels*, bien que leur masse redoutable en fasse rien moins que des *encheiridia*. Un exemple frappant : un jésuite français, un de nos meilleurs spécialistes de la Patristique, le P. M. Viller, avait publié, dans une collection de vulgarisation, un petit livre sans prétentions sur *la spiritualité des premiers siècles chrétiens* (Bloud & Gay, 1930) : survient un de ses confrères allemands, le P. K. Rahner, qui s'avise qu'il y avait là, présenté sous une forme singulièrement heureuse, un résumé de toute la pensée chrétienne antique ; il traduit, leste chaque phrase des références qu'elle supposait, introduit en tête de chaque section de compactes bibliographies, et la mince plaquette devient un solide grand in-8° de xvi-322 pages, le Viller-Rahner, *Aszese und Mystik in der Väterzeit* (Fribourg, Herder, 1939), un de nos meilleurs instruments de travail.

Je ferai le même éloge de ce nouveau *Handbuch*, dû lui aussi à un savant jésuite, professeur à l'Université d'Innsbruck, qui a réussi à le faire paraître en pleine guerre, malgré mille difficultés. C'est un gros manuel du type classique, dont la disposition rappelle en particulier celle des I. von Müller : le texte proprement dit, rédigé en un style volontairement très dépouillé, d'un ton très didactique, est coupé par toute une série de paragraphes en petits caractères : bibliographies, développements et compléments, sans préjudice des notes et références en bas de pages.

Le titre définit bien son but : comme Théon de Smyrne compila jadis son traité des *Connaissances mathématiques nécessaires à l'étude de Pla-*

ton, le P. Prümm a voulu rassembler, à l'usage des historiens du christianisme antique, l'ensemble des données d'Histoire-des-religions qui peuvent éclairer le milieu culturel où s'est développée et étendue la religion nouvelle ; l'aire géographique de son enquête s'étend à l'Empire romain tout entier et aux pays atteints par l'irradiation chrétienne : Parthie, Arménie, Russie du Sud, Germanie. Comme il s'agit de courants d'idées, les limites chronologiques ont dû être assez distendues : l'auteur remonte, par exemple, à Homère ou aux philosophes ioniens du VI^e^ siècle, sources de la tradition classique.

Ce gros livre condense une masse de renseignements, d'observations et de faits qui en font un instrument dont l'utilité se révélera à l'usage vraiment très grande. Je ne saurais trop conseiller à tous les travailleurs que ce domaine d'études intéresse de le feuilleter pour reconnaître les services possibles qu'ils pourront venir lui demander. Il m'est difficile, dans les limites d'un compte-rendu, de dresser un inventaire suffisamment significatif de son contenu : son plan, en effet, est très original et assez complexe (la table des matières occupe à elle seule quatorze pages, sans préjudice de soixante-cinq pages d'*indices*). Religion classique grecque et romaine, philosophie dans ses rapports avec l'évolution des idées religieuses (on descend, avec le néo-platonisme, jusqu'à Damascius), religions orientales, mystères, magie, astrologie, oracles, croyances relatives au destin, miracles païens, formes du culte, l'Hermétisme : telles sont les principales rubriques, mais cette énumération sommaire ne saurait suffire à donner une idée de toutes les questions disputées en passant. Chacun pour son compte trouvera matière à de précieuses fiches : je relève au passage des indications précises, par exemple, sur la notion de Paganisme, la valeur religieuse du mythe grec, sur Poseidonios, ce mythe moderne dont K. Reinhardt se fit le hiérophante, l'inquiétude ensemencée dans l'âme antique par la croyance au destin (l'auteur dit *Daseinangst* : Heidegger est passé par là !), la critique par les païens eux-mêmes du sacrifice sanglant, etc. A son plan primitif le P. Prümm a ajouté un dernier « chapitre » (près de deux cents pages) consacré à étudier, province par province, les formes particulières que le paganisme avait revêtues dans les diverses régions de l'Empire. L'auteur a fait là un gros effort pour rassembler l'apport très dispersé des travaux que les historiens des divers pays ont consacrés à leurs antiquités nationales ; la tâche était difficile : le domaine est si vaste qu'il ne peut être exploré de première main. Telle qu'elle a été réalisée, cette partie du manuel rendra certainement, elle aussi, de grands services, quoiqu'on puisse souhaiter ici et là des précisions nouvelles.

Pour la Gaule romaine, par exemple, le P. Prümm suit en général M. J. Toutain, ce qui n'est pas un mauvais parti, mais je regrette qu'il

ne renvoie pas davantage à l'œuvre monumentale de C. Jullian : a-t-il craint le caractère, trop romantique encore, de sa synthèse? Mais les matériaux avec lesquels il l'a tentée sont de bon aloi et l'*Histoire de la Gaule* a le grand avantage, précieux pour l'historien étranger, de véhiculer dans ses notes tout l'apport positif, soigneusement trié, de notre érudition provinciale, si méritoire, mais aussi si mêlée et au demeurant peu accessible.

Ce livre a été composé en Allemagne dans les années 40 : l'auteur s'est défendu de son mieux contre la contagion de la barbarie officielle qui régnait alors en Europe centrale : les brèves indications qu'il consacre aux « mystères » nordiques de Freya et Baldur sont scientifiquement correctes (quelle étrange littérature fleurissait autour de lui à ce sujet dans l'Allemagne nazie ! Je lui vois citer un travail rapprochant les sociétés secrètes religieuses des Germains et des Japonais, ces Aryens d'honneur !). Cependant, je lui reprocherai d'avoir sacrifié à la mode reçue en traitant, sous deux rubriques distinctes, la religion de la Gaule et celle de la « Germanie » romaine ; je sais bien qu'il insiste (et il avait quelque mérite à le faire à cette date) sur l'importance du substrat celtique de la civilisation de ces provinces rhénanes ; néanmoins, il est amené à classer sous la rubrique « divinités germaniques » ces *Matres* et ces *Matronae* dont le culte est si bien attesté, loin de toute influence germanique, en Cisalpine et en Narbonnaise par exemple (d'où, ici, le paradoxe de voir citées les Mères de la Fontaine de Nîmes, p. 758, dans le chapitre consacré au *limes* rhénan !).

En principe, le présent manuel est destiné à des étudiants en théologie : il exclut par suite le judaïsme et le christianisme, qui font l'objet de disciplines distinctes, quoiqu'il soit question de l'un et de l'autre en fonction du paganisme : le judaïsme intervient, par exemple, à propos de la magie, et on consacre un exposé détaillé aux problèmes des rapports du christianisme avec la philosophie grecque et avec les cultes à mystère.

L'auteur vise moins à proposer des solutions et opinions personnelles qu'à fournir à son lecteur ce que notre collection *Clio* appelle un état de la question, soulignant les problèmes disputés et faisant état des positions contrastantes. Naturellement l'éclairage est celui d'un savant catholique, mais je ne crois pas que cela diminue la valeur de son travail : rien n'est plus fallacieux, dans ce domaine délicat, qu'une affectation d'objectivité. Seul serait tout à fait objectif l'érudit pour lequel ces problèmes religieux n'auraient plus, comme on dit, de « valeur existentielle », — mais alors, leur devenant étranger, il n'y comprendrait plus rien. En fait, tout Européen qui étudie les origines chrétiennes utilise pour les penser les cadres d'une théologie personnelle, implicite ou explicite. Il y a tout intérêt à la voir explicitée. C'est pourquoi je sais gré au

P. Prümm de caractériser brièvement la « couleur » théologique des grandes collections ou revues auxquelles il conseille de recourir : il n'est pas sans intérêt de savoir que la *Zeitschrift f. d. neutestam. Wissenschaft* est depuis quelques années très largement influencée par les tendances de la « théologie dialectique » ; il s'agit bien entendu de caractéristiques très larges : notre *Revue de l'Histoire des Religions* est ainsi définie, à l'usage du public germanique, comme apparentée à l'esprit de la « théologie libérale » allemande : un tel diagnostic aurait fait frémir les fondateurs de la *Revue ;* est-il, pour le passé, si mal vu?

Encore une fois, il y a beaucoup de choses dans ce gros volume : dans une telle masse de renseignements, il s'en trouve que tel ou tel lecteur aimera contester (ainsi pour le mot *paganus*, le P. Prümm en reste au sens de « paysan » et paraît ignorer l'hypothèse chère à MM. Grégoire et Piganiol : « pékin », mot d'argot militaire, « ceux qui ne militent pas dans l'armée du Christ ») ; il y a bien des choses qu'on n'y trouvera pas, mais, dans ce genre de travaux, j'incline davantage à remercier l'auteur pour ce qu'il apporte qu'à lui reprocher avec aigreur ses inévitables lacunes.

H.-I. Marrou.

U. E. Paoli, *Vita romana*, 4e éd. : Firenze, Le Monnier, 1945, 433 pages, 104 pl., 320 Lires.

La quatrième édition du livre de M. Paoli est née de la fusion de deux ouvrages plus anciens, *Vita romana* (1re éd., 1940) et *Urbs* (1re éd., 1942). L'objet de l'auteur est de rendre sensibles les aspects familiers de la vie quotidienne ; il note lui-même, dans sa préface, que son ouvrage sera utilement complété par celui de J. Carcopino qui porte un titre voisin, mais dont les points de vue sont pris différemment.

La première partie donne une vue rapide des quartiers de Rome ; c'est peut-être celle qui satisfera le moins le lecteur. Elle ne dispense pas de recourir aux ouvrages de topographie plus approfondis et elle laisse une image un peu confuse. L'auteur ne prend point parti sur le problème capital du chiffre de la population (1,200,000 habitants selon J. Carcopino, 200,000 selon F. Lot). Le plan de la page 31 me paraît mal placer les temples de la Fortune et de Mater Matuta ; il est bien probable que ces temples sont précisément ceux qu'on vient de retrouver à S. Omobono, tout près de la porte Carmentale ; découverte capitale, qui paraît bien trancher le problème du tracé primitif des murs serviens entre Capitole et Aventin et imposer une solution différente de celle que j'avais proposée. La planche III, n. 12, donne le nom de temple de Mars Ultor (avec hésitation, il est vrai) à un curieux ensemble figuré sur une monnaie d'Alexandre Sévère ; Paul Bigot — dont le beau livre récent sur

Rome antique méritait d'être cité — a eu raison, selon moi, d'y reconnaître le temple de Jupiter Ultor, celui-là même que les fouilles récentes ont retrouvé aux jardins d'Adonis et qui aurait dû figurer sur le plan de la figure 8. Il faut se demander aussi si l'auteur a eu raison d'indiquer sur la figure 9 l'emplacement d'une *porta triumphalis*, dont l'existence même est discutée.

Ce n'est pas seulement dans cette partie du livre qu'on est amené à regretter que l'auteur n'ait pas tenu compte de découvertes ou de discussions récentes. Il conserve pour les *villae* de Pline le Jeune les plans de Winnefeld (p. 98), sans mentionner les études parues depuis 1891. Il me semble que le nom du commandant Lefebvre des Noëttes n'est pas cité ni ses travaux utilisés. Dommage que le mémoire de V. Chapot sur la toge soit omis. Si même on jette les yeux sur les sources, on ne sera pas surpris, sans doute, de voir tout ce que l'auteur doit à Martial, mais pourquoi avoir laissé de côté l'édit de Dioclétien sur le maximum, qui renferme tant de précisions curieuses?

Pour terminer avec les critiques, il faut tout de même noter que l'indication de la servitude pour dettes chez les Romains (p. 156) pourrait donner à penser que Rome a toujours connu cette institution, — qu'il n'est sans doute pas correct de ranger parmi les *ludi* les combats de gladiateurs, qui sont à proprement parler des *munera*, c'est-à-dire des sacrifices humains, — et qu'il est bien dommage de ne mentionner de la vie religieuse que les pratiques superstitieuses. (Je note en passant que l'image de la planche XXXV donne certes une idée fausse de la manière dont étaient montés les *fulcra* des lits.)

Mais ces critiques n'ôtent rien au charme du livre, à l'intérêt des observations de l'auteur, à la richesse des données qu'il a réunies. Chaque affirmation est appuyée sur un texte bien choisi ; à l'occasion, l'auteur ne recule pas devant une discussion minutieuse (ainsi page 222, sur le problème des vacances d'été pour les écoles). Si les chapitres de topographie romaine sont un peu scolaires, rien de plus vivant, au contraire, et de plus neuf que celui que l'auteur consacre aux « adresses », à la manière dont on précisait l'emplacement d'une maison. Au chapitre sur l'esclavage, rien d'essentiel n'est omis (sauf pourtant une indication qui eût dû être fournie sur le déclin de l'esclavage et ses causes). On lit avec plaisir les chapitres sur les voyages (il eût été pourtant utile d'indiquer la durée des trajets), sur la chasse, sur la danse. Avec esprit, l'auteur note l'importance de la découverte du verre à vitres : « Quand nous sommes à regarder derrière nos vitres, nous nous sentons olympiens, nous devenons des Jupiters ; » il aurait bien fait d'observer d'ailleurs l'apparition des vitraux à la fin du IV^e^ siècle. Le plus joli chapitre nous paraît être celui que M. Paoli consacre à l'esprit romain, *Italum acetum*,

la *beffa ;* il le caractérise à merveille en l'opposant à la bouffonnerie aristophanesque ou à l'esprit parisien ; il en souligne l'aspect parfois cruel, ainsi la tendance à railler impitoyablement les disgrâces physiques.

Ne regrettons pas que l'auteur ait évité l'érudition. Son mérite est de nous faire comprendre la vie du Romain, non seulement par ses détails matériels, mais par son esprit. Le ton est plein de simplicité malicieuse et d'émotion, et on ne peut s'empêcher de penser que seul un savant italien était capable de si bien évoquer la vie des Italiens d'autrefois.

André Piganiol.

Raymond Bloch, *Les origines de Rome* (Collection *Que sais-je?*) : Paris, Presses universitaires, 1946, 127 pages.

Ce petit ouvrage modeste ne demande sans doute pas un compte-rendu, ou du moins il l'exigerait d'un spécialiste. Mais, en fait, c'est à nous, lecteurs du commun, qu'il s'adresse, selon le plan de la Collection, qui est de vulgarisation. On ne pouvait faire appel à plus qualifié que ce jeune archéologue qui a déjà publié maint article de recherche — mieux : qui a déjà, la pioche à la main, révélé des sites de villes mortes. Il est de par son âge dans la période heureuse où les questions sont neuves, c'est-à-dire nouvellement repensées, et les antiquités revivent sous sa plume avec une fraîcheur d'impressions qui rend la lecture attachante. Je n'ai pas besoin de dire que M. R. Bloch nous présente l'état dernier de la science. Et Dieu sait si la science des origines de Rome est chose instable. Nous avons vu périmer la vieille hypothèse poétique de Niebuhr : nous voyons surgir l'hypothèse comparative de M. Dumézil. Nous avons renoncé à la foi livienne qui peuplait les siècles obscurs des origines : nous reprenons pied dans le sous-sol des nécropoles et des terramares. La légende troyenne est suspectée dans les textes : elle reparaît dans les documents étrusques. La linguistique, le droit comparé, la religion des rites, sont les auxiliaires nouveaux de l'historien. L'image de Rome qui résulte de ces recherches nouvelles est plus composite, elle est aussi plus vivante et plus réaliste.

Il est sans doute hors de propos de signaler des lacunes dans un ouvrage qui veut être bref et élémentaire : l'auteur aura beau jeu de répondre qu'il a dû se limiter à l'indispensable. Pourtant, ne trouvera-t-on pas que l'image de la ville naissante est trop « citadine »? Ne regrettera-t-on pas de ne pas voir dans l'Urbs, de bonne heure, le centre d'une population rurale dont le caractère imprégnera toute la culture et préforme la langue de l'époque prélittéraire? Le terme de « Rome » n'est-il pas entendu de façon trop rigoureuse au sens de la ville aux sept monts, plutôt que comme la capitale de l'agglomération latiale? Simple ré-

flexion de lecteur — d'un lecteur peut-être lui-même trop préoccupé de son point de vue et trop désireux de le confronter profitablement.

J. Marouzeau.

Georges Dumézil, *Naissance de Rome* (*Jupiter, Mars, Quirinus*, II) : Paris, Gallimard, s. d. [1944], 223 pages.

Les critiques qu'a suscitées la nouveauté de *Jupiter, Mars, Quirinus*, ont obligé, bien entendu, M. G. Dumézil à préciser sa position, améliorer son argumentation et corriger ce que certaines de ses hypothèses avaient de fragile. De là ce livre, qui est une réponse, mais qui marque aussi un progrès (cf. *R. É. L.*, XX, 1942, p. 182-184).

M. Dumézil attaque vivement deux tendances de l'histoire des religions, qui aboutiraient, en effet, à détruire toute spécificité divine : le « confusionnisme » et l' « universalisme », s'ils peuvent définir le processus historique par lequel tel dieu se charge de fonctions toujours plus variées et revêt ainsi une physionomie de plus en plus générale, sont en effet, et surtout, des défauts de méthode qui, détruisant toute hiérarchisation de qualités, engagent trop souvent le chercheur à donner une importance indue à des documents secondaires et à perdre de vue l'originalité première de chaque divinité. M. Dumézil n'a point de mal à restaurer ici, aussi bien dans le domaine italique qu'à Rome même, les figures d'un Mars guerrier (contre certaines hypothèses d'Hermansen) et d'un Jupiter souverain ; la personne, plus décevante, de Quirinus, n'est point abordée de front : l'auteur se contente, pour commencer, de combattre, avec de bons arguments, le primat d'une autre « triade », Janus-Mars-Jupiter, qu'on a voulu faire sortir, par une analyse incomplète, d'un texte précieux de Tite-Live (VIII, 9) et d'un rituel catonien (*R. R.*, 141).

Mais les vrais difficultés sont d'ordre historique : alors qu'à date certainement ancienne, et sous des vocables peut-être étrusques (*Ramnes, Tities, Luceres*), les tribus romaines avaient perdu tout aspect fonctionnel, comment cet aspect transparaît-il aussi clairement dans Properce (IV, 1, 9-32), dont maintenant M. Dumézil rapproche, avec bien de l'esprit, Virgile, *Géorgiques*, II, 513-535? Alors que la religion maintenait sans défaillance aux premiers rangs les flamines des divinités fonctionnelles originellement latines, comment l'annalistique a-t-elle construit une Rome ethniquement tripartite, en chargeant les Sabins de tenir la place de la troisième tribu fonctionnelle (celle des éleveurs-agriculteurs) et en leur attribuant le dieu Quirinus? — M. Dumézil ne cherche à répondre explicitement qu'à la seconde ; mais la solution qu'il y propose pourrait aider aussi à dissoudre la première difficulté.

Il nous dit donc que, Rome étant devenue capitale latine vers 338 avant notre ère, c'est en 290 seulement, lorsque les Sabins bénéficièrent de la *ciuitas sine suffragio*, que se sont réalisées les conditions de l'alliance mythique Romulus-Tatius. Et Quirinus, devenu politiquement, de dieu d'abondance qu'il était, un « Mars pacifique », dieu de la notion très nouvelle d' « empire », protecteur de la *pax romana* dont profitent les peuples agrégés à Rome, aurait été « donné » aux Sabins, *adscitus Curibus*, tout romain et romuléen qu'il fût.

Je ne connais aucun exemple d'un pareil abandon, supposé même d'intérêt national, et ne puis qu'élever sur ce point les plus expresses réserves. Quant au « problème sabin » en son ensemble, il me paraît — dans le cas qui nous occupe — ne pouvoir être disjoint d'un « problème étrusque » analogue ; mais, pour m'en tenir à la discussion de M. Dumézil, je me demande s'il n'est pas bien imprudent, surtout en matière mythique, de rapporter à une date historique si tardive, et si proche des débuts de l'annalistique, l' « habillage » ethnique d'une tripartition fonctionnelle disparue, à coup sûr, depuis bien des siècles en tant que telle.

Sans reprendre la critique, purement négative, que M. Dumézil fait des données archéologiques procurées par le sol romain, l'évidence du terrain et des quelques témoignages sans ambiguïté que nous possédons est en faveur d'un peuplement mixte à date très ancienne, avec poussées sabines sur le Capitole (la toponymie, à elle seule, serait révélatrice), étrusques sur le Caelius. Que le *Septimontium* latin ne soit maître d'aucun passage majeur, sauf vers l'Est, que le Capitole et l'Aventin en soient exclus, que le forum ne définisse sa fonction que par le peuplement différent du Capitole, du Quirinal et du Viminal (voir le croquis sommaire de la p. 150), autant d'indices qui appuient la certitude quasi biologique de la descente des montagnards vers la plaine et de la lutte pour les positions dominantes au nœud des pistes, près du fleuve. M. Dumézil n'admet-il pas d'ailleurs l'hypothèse brillante d'E. Pais sur « l'établissement sabin » (pour ne point parler de conquête) à Rome au début du v^e^ siècle? Il y a donc eu, avant la sujétion des Sabins en 290, bien des occasions de créations mythiques ou pré-annalistiques qui donnent forme à leurs contacts avec les Romains. D'autant plus que M. Dumézil a fait valoir ailleurs les meilleures raisons de se représenter la troisième tribu fonctionnelle comme non homogène aux autres, mais reflétant l'adjonction (sans doute maintes fois réalisée au cours des déplacements antéhistoriques des Indo-Européens) d' « allogènes assimilés », producteurs plus ou moins subordonnés aux groupes dirigeants et guerriers.

Le phénomène étrusque, non douteux, qui a si profondément remodelé, dans l'ordre administratif et politique, la fondation latine des bords

du Tibre, comporte à cet égard une leçon. S'il a laissé subsister dans le culte et le rituel non seulement les éléments du système « pontifical », mais l'indubitable reflet, dans les flaminats majeurs, de la tripartition fonctionnelle antérieure, il a tout fait pour détruire les catégories sociales indo-européennes. Et peut-être déjà les remous de populations d'origines diverses avaient-ils bien effacé ces antiques catégories. C'est de là qu'il faut partir. Soit que la poussée sabine ait provoqué de bonne heure un rajeunissement mythique indo-européen dans les cadres étrusco-latins ; soit que beaucoup plus tard (et il est utile ici que M. Dumézil nous ait rappelé la date de 290) ait pris naissance un « sabinisme » à tendances rurales, d'autant plus appuyé que la « couleur » romaine devenait plus politique et plus citadine, et culminant au 1er siècle, peu avant la période augustéenne. Ainsi s'expliquerait que les poètes de cette période donnent l'illusion d'être plus avertis de la préhistoire latine que les annalistes ne le sont des premiers siècles de Rome. Mais il faut avouer que, dans cette perspective, « le mystère de Quirinus » (p. 194 et suiv.) demeure entier.

Quoi qu'il en soit de telles hypothèses, le livre de M. Dumézil apporte de nouveaux arguments, de nouvelles raisons en faveur de sa thèse d'ensemble, et un tout récent article d'E. Benveniste (*Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques*, dans la *Revue d'histoire des Religions*, 1945) fortifie encore ce qui reste, à mon sens, la conquête essentielle de cette génération pour la compréhension religieuse et sociale de l'ancienne Rome. Le problème des faits et influences historiques qui ont transformé l'antique structure et profondément modifié les mythes originels présente encore beaucoup d'obscurités. Mais les discussions, très bien informées, de M. Dumézil éclaircissent bien des points et obligent à repenser quantité de notions paresseusement admises à l'ordinaire : bienfait considérable.

Jean Bayet.

Georges Dumézil, *Naissance d'archanges* (*Jupiter, Mars, Quirinus*, III) : Paris, Gallimard, s. d. [1945], 190 pages.

Bien que ce livre ne traite que d'un problème de religion iranienne, le sous-titre n'en est pas trompeur : l'entreprise de M. G. Dumézil, qui touche forcément (étant de religion comparée) à des domaines en apparence très différents, partie de l'Inde, a trouvé son pivot, pour ainsi dire, dans le singulier conservatisme romain avec ses trois dieux « fonctionnels », Jupiter, Mars et Quirinus. Et c'est autour des interprétations romaines de M. Dumézil que se sont développées les critiques auxquelles répond *Naissance de Rome* (1944). Toute épreuve de son système sur une

autre religion indo-européenne, si elle se révèle heureuse, affermira donc la théorie « romaine » qu'il nous a proposée, comme aussi elle en tirera une lumière supplémentaire.

Le « champ idéologique » de l'Iran (cf. *R. É. L.*, XXI-XXII, années 1943-1944, p. 299) est tout à fait particulier ; et le zoroastrisme pur, exprimé dans les *gâthâs* de l'Avesta, nous met en présence d'un « monothéisme intransigeant », qui semble totalement aberrant des polythéismes indien et latin. Ce n'est donc plus en des dieux, mais en des « archanges », que M. Dumézil s'appliquera à trouver les formes, très estompées, il faut l'avouer, des représentants célestes des trois fonctions sociales (souveraineté, force guerrière, richesse économique). Pour affermir sa base de départ, il s'est tourné vers le peuple de Mitani, groupe précoce d'envahisseurs indo-européens de la branche indo-iranienne, qui se fixa pendant un temps dans la Haute-Mésopotamie. Les archives de Boghazkeuï nous ont conservé un traité conclu vers 1380 *a. C.* entre le roi de Mitani et un souverain hittite ; et parmi les garants mitaniens de l'acte, entre beaucoup de divinités locales ou empruntées, on a reconnu un groupe de plusieurs dieux aryas, Mitra, Varuna, Indra, les Nâsatya, à la fois « védiques » et (sauf Varuna : à moins qu'il soit devenu Ahura Mazdâh lui-même) mazdéens. Une critique, qui paraît convaincante, des systèmes antérieurement proposés achemine à reconnaître en eux les représentants des trois classes sociales indo-européennes : représentants couplés, sauf dans le cas d'Indra (que certains textes indiens d'ailleurs groupent avec Vâyu). On conviendra que ce texte précieux, et si bien commenté, nous offre un état déjà fort « usé » du système ; ce qui apparaîtrait encore davantage si on tenait compte de toutes les autres divinités invoquées. Mais il suffit pour justifier le problème dont la solution est ensuite poursuivie : que sont devenus ces dieux « fonctionnels » dans le zoroastrisme?

M. Dumézil répond : ils sont devenus les « immortels bienfaisants », six entités ou « archanges » qui entourent Ahura Mazdâh : à sa droite, Vohu Manah, Asha Vahishta et Khshathra Vairya (« trois abstraits neutres »), qui sont les descendants de Mitra, Varuna et Indra ; à sa gauche, Spontâ Armaiti, Haurvâtât et Amoretât (« trois abstraits féminins »), qui répondent à la Terre et au couple des Nâsatya, représentant normalement la troisième fonction. Nous ne pouvons entrer dans le détail de la démonstration, qu'il est d'ailleurs aisé de suivre, grâce à d'habiles résumés dont sont précédés les chapitres. La discussion, pour une bonne part linguistique, sera reprise par les spécialistes. Les procédés de preuve sont d'une variété et d'une souplesse admirables. On sent pourtant que l'acquiescement est pour une bonne part fonction de celui qu'on aura précédemment donné à la théorie de l'auteur sur

Jupiter-Mars-Quirinus. Ce n'est pas là une critique : il faut bien partir d'un acquis, même hypothétique, pour progresser en pareille matière. Quand les opinions se seront affrontées à propos de l'Iran comme à propos de Rome, même si certains « trous » apparaissaient dans la suite du raisonnement, il m'étonnerait que l'essentiel de la doctrine ici exposée ne subsistât pas. Le zoroastrisme n'a pu que réduire au rôle d' « archanges » ou d' « archidémons » les plus puissantes des vieilles divinités indo-européennes, et, même en changeant leurs noms et en faisant d'elles des entités morales, il a laissé subsister en elles des « traces de concret » qui justifient la recherche de M. Dumézil.

Il subsiste des difficultés. Qui en doute? J'en note une dans le dédoublement d'Indra, en archidémon et en archange. A moins de préciser comme accident historique ce qui est donné ici (p. 97-98) comme nécessité fondamentale de la nouvelle morale universelle (opposée au particularisme de la classe guerrière). — Certains rapprochements sembleront fragiles, ou, même légitimes, ne paraîtront pas avoir force de preuve : ainsi les légendes de Hârût et Mârût confrontées (p. 163 et suiv.) à celle des Açvin dans le *Mahâbhârata*, III, 123-125. S'il y a un résidu commun, il est bien minime ; et les tendances d'ensemble répondent à des thèmes, populaires ou édifiants, tout à fait opposés.

On s'arrêtera aux très belles réflexions de la *Conclusion*, où sont opposés les modes de développement de la religion iranienne, avec sa réforme théologique, et de la religion romaine, avec son interprétation historique des mythes indo-européens. Je voudrais qu'un jeune savant pût s'inspirer des remarques sur les « Entités » zoroastriennes (p. 185-186) pour poser le problème des « Divinités-Abstractions » à Rome : il y aurait là une belle recherche à faire, de psychologie ethnique et de développement religieux comparés. Ce serait une autre façon d'aborder le problème à la solution duquel, chaque année, M. Dumézil apporte une nouvelle et brillante contribution : les « variations » du donné religieux indo-européen.

Jean Bayet.

R. P. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, I : *L'astrologie et les sciences occultes*, avec un appendice sur l'*Hermétisme arabe*, par L. Massignon : Paris, Gabalda, 1944, 424 pages.

L'actuel épanouissement, en France, de l'histoire des religions antiques doit beaucoup à la méthode, à l'exemple, à la personne même de M. Franz Cumont : chacune de nos publications devrait lui être dédicacée ; mais il n'est personne qui ne soit particulièrement heureux de lire son nom au frontispice d'un livre si parfaitement digne de lui, par sa nouveauté, sa science et ses perspectives, que ce premier tome de

la *Révélation d'Hermès Trismégiste.* A.-J. Festugière a achevé de préparer, en collaboration avec le professeur A. D. Nock, l'édition « Budé » des *Hermetica* philosophiques ; et le second tome de la *Révélation...* portera sur l'hermétisme philosophique et se référera à ces textes ; mais il ne pouvait laisser perdre une foule de données, organiquement proposées sous le nom d'Hermès au monde gréco-latin des premiers siècles de notre ère, et dont le caractère — non philosophique — est à la fois pseudo-scientifique et populaire : astrologie, alchimie, magie. Il en a donc fait la matière de ce premier volume, la plus importante contribution (avec le *Symbolisme funéraire...* de Fr. Cumont) de ces dernières années à la connaissance de la psychologie religieuse gréco-latine.

Il faut bien s'entendre : « *Hermès* » n'a pas le monopole de ces enseignements, il n'y a même pas une originalité propre. De sorte qu'en un sens la matière traitée excède les termes du titre. Mais, en un autre sens, A.-J. Festugière restreint, en général, ses citations et ses commentaires aux textes qui se réclament (de plus ou moins loin) d'Hermès. De sorte qu'il ne faut pas chercher ici un exposé exhaustif des sciences occultes de l'Antiquité. Cependant, la curiosité de ce savant est telle, son information si étendue (ou, pour mieux dire, immense), son apport bibliographique si ample et si précis que nous avons — enfin ! — avec ce volume, une véritable Introduction à toutes les recherches sur la pensée et la religion populaires dans les derniers siècles de l'Antiquité, et au delà. C'est-à-dire à la tâche la plus nouvelle et la plus nécessaire qui soit proposée à nos curiosités.

Tels étant le dessein et la portée de l'œuvre, il faut d'abord recommander — et non seulement aux spécialistes de ces questions, mais à tous les historiens et philologues — les quatre chapitres de l'*Introduction*, sur *L'âge et le milieu*, quelques pages cruciales (189-201) qui décrivent le débat entre le rationalisme et l'irrationalisme, en matière de sciences occultes, dès la période hellénistique, et la *Conclusion* d'ensemble (p. 355-362). Nul exposé à la fois plus lucide et plus profond de la ruine de l'esprit scientifique, du goût du prophétisme et de cette nouvelle poussée de l'Orient, bien autrement grave en son aspect intellectuel que par le fourmillement de « métèques » dont se plaint Juvénal. Excellent connaisseur des philosophies classiques de la Grèce, A.-J. Festugière suit, depuis les pré-socratiques, toutes les étapes de la conquête scientifique, puis de la dégradation rationnelle, qui entraîne finalement les esprits avides de connaissance à s'en remettre à une transmission supra-naturelle de la vérité, par un sage, par un mage (on renvoie ici aux *Mages hellénisés* de Bidez et Cumont), même à la suite d'une vision directe de la divinité. Évolution admirablement déduite, à laquelle les discussions très poussées du reste du livre apportent les

repères chronologiques les moins discutables, et qui semble d'une totale vérité en ce qui concerne la masse des populations ; même si une histoire complète de ce « drame de la raison » devrait sans doute faire plus de part à certaines réactions momentanées en des milieux cultivés, ou (plus souvent) à d'étranges compromis d'esprits qui cherchent à se tenir pour ainsi dire à mi-chemin entre Aristote et Hermès, non seulement Bolos le Démocritéen (p. 199), mais Pline l'Ancien, qui méritait un jugement plus approfondi.

Un autre intérêt général, majeur, de ce livre est dans l'étude, qui le termine (p. 309-354), sur « Les fictions littéraires du *Logos* de révélation » : songes ou extases, entretiens avec des dieux, découverte d'un livre ou d'une stèle, instructions d'un sage à un roi, d'un prophète à un néophyte, *traditio* de père à fils (toujours pratiquée, on le sait, par les « rebouteux » et « sorciers » ou « guérisseurs » de nos campagnes). A.-J. Festugière apporte en ces pages non seulement un classement de « thèmes de composition », dont toute l'histoire littéraire fera son profit de façon vivante (j'entends : en les rattachant à une actualité *de pensée*), mais beaucoup d'exemples, quelques-uns présentant de fort belles parties, peu connus ou ignorés ; et pour cause : le parfait philologue qu'est l'auteur a dû, bien souvent, en établir de nouveau le texte et propose, sans avoir l'air d'y prendre garde, maintes conjectures intéressantes à des traditions manuscrites médiocres ou détestables. Et tous ces textes d'accès difficile, traduits pour la première fois, et qui d'un bout à l'autre appuient l'exposé, ne sont pas un des moindres bienfaits de ce volume.

Quant aux richesses de documentation et d'interprétation accumulées dans les trois parties « techniques » du livre : astrologie, alchimie, magie, on nous excusera de les désigner seulement, avec la plus vive instance, à l'attention et à la discussion des spécialistes. Je m'arrêterai seulement sur quelques points, presque au hasard. Mais non sans avoir signalé l'extraordinaire importance des efforts de datation qui jalonnent l'exposé (p. 14, 122, 128 et suiv., 136, 146, 199, 205, 210, 237), base indispensable à tout progrès de la recherche en pareille matière : A.-J. Festugière est ainsi amené à donner une importance considérable à Bolos le Démocritéen, auquel il restitue les Φυσικά ; et, par suite, à faire remonter assez haut, au II^e^ siècle avant notre ère, les débuts très nets déjà de ce complexe intellectuel.

« L'astrologie hellénistique est l'amalgame d'une doctrine philosophique séduisante, d'une mythologie absurde et de méthodes savantes employées à contre-temps » (p. 89). Nulle plus savoureuse définition. Mais on n'en cherchera pas ici la justification complète : il y a recours à Bouché-Leclercq. Le passage de la médecine sacerdotale (magique) à la médecine astrologique (p. 125) devrait susciter une enquête plus pous-

sée. L'application à la thérapeutique, fondée sur allopathie et homœopathie, a abouti, on le sait, aux liaisons les plus absurdes entre planètes (ou étoiles majeures), plantes, animaux et pierres : l'esprit de l'interprète le plus sensé se trouve entraîné, pour essayer de les expliquer, à des opérations intellectuelles fort audacieuses (cf. p. 180 et suiv.)... Mais on fait plus que soupçonner une part originelle de raison et d'observations (incomplètes) à la base de ces spéculations (p. 176-178), même la rivalité temporaire de deux écoles d'herboristes, l'une plus humble et plus vraie, l'autre portée à la magie (p. 153). Pourrait-on aller plus loin, là encore, et préciser la nature d'un débat où l'observation lente succomba sous la hâte des appels à l'irrationnel, où l'esprit de généralisation scientifique fut sacrifié à la recherche du résultat individuel?

Cependant, j'avouerai volontiers que l'astrologie, dont l'objet est si hors de la portée des mains, a dû très vite se dévergonder sans que les stades de transition nous aient laissé assez de témoignages pour bien juger de ces luttes. Mais il n'en était pas ainsi de l'alchimie, sortie des ateliers royaux de teintures et d'orfèvrerie (avec leurs secrets de fabrication), et sans cesse en contact avec les techniques les plus précises. Cet utilitarisme immédiat, visant à des fins pratiques, que A.-J. Festugière donne — un peu imprudemment — comme la caractéristique des pseudo-sciences hellénistiques (en face, il est vrai, de la θεωρία aristotélicienne : p. 194), ne devait-il pas aussi attacher les alchimistes à l'expérience autant qu'à la spéculation? De fait, les §§ 2 et 20 des *Commentaires de Zosime sur la lettre* Ω (p. 264 et suiv., 272 et suiv.) trahissent nettement soit, sous la phraséologie alchimique, des conflits de « rendement » technique, soit même la possibilité d'atteindre au même résultat (réduction d'une fracture) par magie ou par appareillage. Mais la « transmission » même des formules magiques du père au fils n'a-t-elle pas, en Égypte particulièrement, une origine artisanale (p. 348 et 353)? Et n'est-ce pas l'auteur lui-même qui note qu'au début du IVe siècle les alchimistes « se rapportaient encore à la grande tradition de la science grecque » (p. 274), et qui souligne cette formule finale du prologue du *Compte final* de Zosime : « C'est *l'expérience* qui manifestera [cet effet physique], jointe à la parfaite droiture de l'âme » (p. 282)? Je regrette donc seulement qu'il n'ait pas appuyé davantage sur cette différence essentielle entre l'alchimie et l'astrologie, et posé la question d'une continuité ou d'une résurgence, à date déterminée, de l'ancien esprit scientifique des Grecs parmi toutes ces pratiques plus ou moins irrationnelles.

Oserai-je, avant de quitter les alchimistes, soumettre un doute à l'helléniste raffiné qu'est le R. P. Festugière? Bolos met dans la bouche du mage Ostanès — mais seulement après que l'élève a, *par recherches*

expérimentales, réalisé « les synthèses de la matière » si bien que « rien ne lui a échappé » (p. 229 : l'on voit comme cela se rattache à nos remarques précédentes) — une formule finale très mystérieuse : ἡ φύσις τῇ φύσει τέρπεται καὶ ἡ φύσις τὴν φύσιν νικᾷ καὶ ἡ φύσις τὴν φύσιν κρατεῖ. A.-J. Festugière traduit, après Diels : « *une* nature est charmée par *une autre* nature, etc... » (p. 231). Mais un tel sens ne convient pas à la conclusion du § 7 de la *Prophétie d'Isis à son fils Horus* (p. 259), où il est question de la génération du semblable par le semblable et de la naissance des monstres. Je me demande donc s'il ne vaut pas mieux traduire : « *La* nature, *dans tel cas*, est charmée par *la* nature ; *dans tel cas*, en triomphe ; *dans tel cas*, la domine. » Et l'apparente absurdité — évidemment voulue — de l'expression ne se résout que si l'on « remonte à l'état fluide, matière première » qui décèle les sympathies et antipathies des métaux, comme l'explique brillamment A.-J. Festugière lui-même (p. 237) : cette matière première est *la* nature, et en contact, seule, avec *la* nature (des corps) révèle affinité, lutte ou supériorité. — Mais, quoi qu'il en soit de cet essai d'exégèse, je pense que la question gagnerait à être reprise.

Un problème, pour finir, m'inquiète. L'auteur s'élève vigoureusement (p. 81 et suiv.) contre l'hypothèse de « confréries hermétiques », soutenue par Reitzenstein et Geffcken. Et, si l'on veut parler d'une « Bible », d'un rituel, il paraît bien qu'il a raison. On ne parlera donc pas de groupes mystiques. On admettra même, avec lui, que les écrits hermétiques touchant aux sciences occultes ont paré leurs « révélations », au petit bonheur, de tous les noms divins qui pouvaient attirer les « fidèles » de tous les cultes. Il n'en reste pas moins que ces pseudo-sciences sont censées mystères révélés et acheminement vers le salut (cf. p. 261). La question est donc de savoir si, sans être des religions, elles n'en tenaient pas lieu pour certains, sous les apparences d'un syncrétisme plus ou moins poussé? Mais peut-être que le second volume de la *Révélation d'Hermès Trismégiste* nous apportera quelque lumière à cet égard.

En attendant, ce que je puis affirmer, c'est que le premier se relit avec plus de profit encore et plus de plaisir qu'il ne s'est lu.

Jean BAYET.

Jean HUBAUX, *Les grands mythes de Rome* (*Mythes et Religions, collection dirigée par P.-L. Couchoud*, 14) : Paris, Presses universitaires, 1945, 1 vol. in-8°, VIII-156 pages.

Quel charmant petit livre ! Il se lit d'un trait, comme un roman. M. Hubaux, savant exégète du bucolisme latin, méticuleux enquêteur de la légende du phénix, est aussi un fin lettré et un heureux écrivain. « Le titre et la matière de ce petit volume m'ont été proposés par

M. P.-L. Couchoud. Le point de départ de mes recherches est un article de M. S. Reinach : *Une prédiction accomplie* (*Cultes, Mythes et Religions*, III, 302 et suiv.) », précise-t-il : cela n'ôte rien à l'intérêt que le lecteur prendra à l'accompagner, car le thème importe moins que les variations qu'on en tire.

Le thème exploité est le suivant : au moment de fonder Rome, Romulus et Rémus observent les signes divins sur le Capitole : à Rémus apparaissent six vautours, Romulus en voit douze. La tradition veut que ces douze vautours aient auguré la période fatidique octroyée au destin de Rome et qui devait comprendre douze périodes. Ç'aurait pu être douze mois, douze ans, douze décennies, mais, une fois atteint et dépassé le cap des 120 ans, comme le fit remarquer l'augure Vettius mentionné par Varron, il devenait clair qu'il s'agissait de douze siècles. Or, douze siècles, comptés à partir du VIII^e^ avant J.-C., cela nous reporte au V^e^ après, le siècle de la chute de Rome. Quelque date précise qu'on choisisse pour définir cette chute (410, 476?), les 1,200 ans ne s'y retrouvent pas exactement, mais, enfin, il est bien vrai que Rome est « tombée » au cours de son douzième siècle : la prophétie est réalisée. C. Q. F. D.

Je veux bien. C'est là un jeu érudit et subtil auquel il est plaisant de laisser aller l'imagination ; il faut le prendre pour ce qu'il est : l'équivalent, par exemple, des jeux étymologiques auxquels s'est complu, dans le *Cratyle*, le grand Platon. Car l'humanisme n'est pas limité à la seule discipline austère de la science : il a aussi sa fantaisie ailée, sa poésie. Je rangerai le petit livre de M. Hubaux, dans ma bibliothèque, en bonne place, sur le rayon des Essais littéraires, plutôt qu'à celui de l'Histoire des Religions.

Il faut accepter la règle du jeu : on présente au lecteur un certain choix de textes, prélevés dans l'ensemble, bien plus complexe, de la tradition, sans prétendre s'être astreint au « dénombrement entier » qu'exige la IV^e^ des règles de la Méthode cartésienne. Dans ces conditions, il ne peut s'agir d'une « démonstration » au sens rigoureux du terme. En stricte logique, il n'est pas *vrai* de dire : « Le destin de Rome est celui d'une nation qui croit savoir qu'elle ne vivra que pendant un certain temps... et qui finit par s'abandonner à la mort au moment où le souvenir... des antiques oracles... l'amène à se concevoir elle-même comme très vieille et comme vouée à une fin imminente. » J'en appelle à tous ceux qui ont quelque expérience de la littérature des IV^e^-VI^e^ siècles : la « fin du monde antique » est un jugement porté par les modernes ; les contemporains n'en ont nullement pris conscience (les textes qu'on pourrait citer se rapportent soit à l'idée, commune à toute l'antiquité, d'un destin inévitable, soit au découragement momentané qui suit toute catastrophe : saint Jérôme réagit à la prise de Rome en

410 comme beaucoup de Français le firent en juin 1940) : « Nous, Romains de la décadence » est une expression aussi bouffonne que le fameux « Nous, chevaliers du moyen âge » !

C'est pourquoi je reprocherai tout de même à M. Hubaux et à M. Couchoud le choix de leur titre : *Les grands* mythes de Rome. Le mythe des douze siècles n'est qu'*un* des mythes qui ont servi aux Romains à penser leur histoire et il ne paraît pas qu'il ait été le plus répandu. Les seuls textes qu'invoque M. Hubaux le prouvent assez : d'abord, le siècle n'était pas la seule unité qu'on pût multiplier par douze ; on pouvait aussi penser (cf. p. 22) à la grande année de 165 ans. Ensuite, la croyance à une durée déterminée interfère avec le thème de la *renovatio* (p. 53, 120), du nouveau départ, du nouveau bail avec le Destin. Enfin et surtout, elle était en compétition avec la croyance, combien plus vivante et plus fréquemment exprimée, en l'éternité de Rome (p. 24, 38, 49-50)... Thème bien autrement fondamental de la mentalité romaine, et si fréquemment attesté, de M. Curtius à d'Annunzio ! Récemment encore, Ch. N. Cochrane nous en donnait une remarquable analyse dans son beau livre *Christianity and Classical Culture* (Londres, 1941 ; 2e éd., 1945) : notamment chez Virgile et les contemporains d'Auguste, Rome apparaît comme le point final de l'évolution humaine qui atteint avec l'Empire à sa forme définitive...

Je ne voudrais pas paraître diminuer en rien l'intérêt et la valeur de cet essai, où, par ailleurs, l'historien rencontrera bien des remarques intéressantes : ainsi sur la morale totalitaire de la vieille Rome (« morale de la ruche »), sur Scipion, César, cet hérétique, Auguste. Je note, p. 100, cette suggestion : la légende des origines troyennes ne serait-elle pas un vague souvenir de l'immigration étrusque? La thèse de J. Perret (Énée, un rêve de Pyrrhus) n'a pas de chance : quand on ne la réfute pas, on l'ignore...

H.-I. Marrou.

J. Heurgon, *Recherches sur l'histoire, la religion et la civilisation de Capoue préromaine des origines à la deuxième guerre punique* : Paris, de Boccard, 1942, 483 pages, avec 8 planches et 3 cartes (Bibliothèque des Écoles d'Athènes et Rome, fascicule 154).

Cette thèse, j'ai été un des premiers à avoir le plaisir de la lire. Imprimée dès 1942, je l'ai trouvée à mon arrivée à Alger en septembre 1943, d'autant plus en appétit que j'avais été plus longtemps privé. Ensuite, par un de ces hasards dont notre époque mouvementée a le secret, son auteur a vécu plusieurs mois dans un état-major à proximité de cette Capoue, sur laquelle il avait travaillé depuis son séjour à l'École de Rome. Enfin, la soutenance a pu avoir lieu en 1945, ce retard ne nuisant en rien à un tel livre, auquel le jury a fait l'accueil qu'il méritait.

Rome demeure le centre où tous les chemins nous mènent ou ramènent. Mais Rome, il faut aussi la chercher dans le passé lointain de l'Italie. Nos historiens n'y ont point manqué depuis Fernique, La Blanchère et Gsell (Vulci) ; rappelons les thèses de M. Grenier, de M. Piganiol et de M. Carcopino, plus près de nous les travaux diversement orientés de M. Bayet, de M. Perret, de M. J. Bérard, de M. Wuilleumier. Il faut fouiller le mystère des régions et des époques dont Rome a négligé d'écrire l'histoire, et cette histoire nous la retrouverons malgré Rome dans les documents archéologiques, souvent aussi grâce à Rome quand même, je veux dire entre les lignes de ses écrivains. C'est à ce grand travail italique que M. Heurgon a brillamment contribué par son livre sur Capoue avant son annexion par les Romains à la fin du IVe siècle.

Une première partie y est consacrée aux données de géographie physique et humaine. Capoue, village de paysans, devra à la richesse du sol qui l'entoure une belle prospérité ; elle sera même une cité industrielle, grâce à ses ressources métallurgiques, et un centre commercial, grâce à sa situation au croisement de deux grandes routes qui traversent l'Italie du nord au sud et d'une mer à l'autre. Sur cette terre favorisée, les premiers habitants sortirent du mélange d'un élément indigène méditerranéen et d'un élément d'invasion indo-européen, les Ausones, dont les Osques, contrairement à ce que l'on prétend souvent, ne sont qu'un rameau.

Mais cette prospérité même devait attirer sur la Campanie les convoitises. Elle fut d'abord envahie par les Étrusques, qui, vers 521 fondèrent Capoue, dont un *Capys*, issu d'une *gens Capia* étrusque, a dû être le héros éponyme. A moins d'un siècle d'intervalle, ce fut le tour des Samnites, qui descendent de leurs montagnes, occupent Capoue (vers 423) et forment l'État campanien. M. Heurgon démontre par l'étude de l'onomastique que d'ailleurs, au IVe et au IIIe siècle, une fusion des éléments étrusques et sabins s'était réalisée. De là un dualisme que l'on retrouve sous diverses formes, qu'il s'agisse de la notion d'*urbs* étrusque qui s'y oppose à celle de *pagus* chère aux Italiques ; ou des quartiers de Capoue, l'*Aedes Alba* étant le centre du quartier samnite, tandis que *Seplasia* était le refuge du commerce étrusque.

Les guerres samnites allaient conduire Rome vers Capoue. Avant d'en arriver à l'asservissement complet de la cité, on est en droit de parler d'une alliance (341), d'une sorte d'État romano-capouan ; malgré les erreurs volontaires de l'annalistique, vigoureusement discutées par l'auteur, on en peut retracer l'histoire avec le concours des textes et des monnaies et elle s'explique par la politique intérieure de Rome, le patriciat romain s'associant aux *equites campani*. Mais peu à peu la fiction d'une alliance laissera place à la réalité d'une annexion pure et simple

(entre 318 et 312). Capoue fait désormais partie de l'État romain et la via Appia symbolise l'hégémonie de la ville du Tibre.

Les cent cinquante pages très denses de la IVe et dernière partie traitent de la religion et de la civilisation de Capoue, qui s'ouvrit à l'influence grecque bien avant Rome. M. Heurgon étudie en détail les deux principaux sanctuaires, celui de *Diana Tifatina* à quatre kilomètres au nord de la ville, au débouché du Vulturne, et celui du Fondo Paturelli, en bordure est de Capoue ; ce dernier a fourni 6,000 objets divers, dont beaucoup d'ex-voto, et l'École de Rome a l'intention d'envoyer M. Heurgon y pratiquer de nouvelles fouilles ; il est à souhaiter que ce projet se réalise, et bientôt. M. Heurgon consacre son dernier chapitre au culte des morts, aux tombes et aux bronzes qu'elles ont restitués (voir, entre autres, les admirables *lébès* de la planche VIII), et les jeux funéraires le ramènent, après cet immense et fructueux détour, à la littérature latine avec les origines lointaines de l'Atellane. Capoue avait été une des éducatrices de Rome.

Je ne me dédirai pas des éloges que je n'ai pas ménagés à ce livre tant lors de la soutenance que dans les lignes qui précèdent ; je loue la séduction du sujet, l'ampleur des recherches, la finesse des discussions, la qualité de l'exposé. Quant aux solutions, j'ai un peu de méfiance, et pour la bonne raison, je l'avoue à ma honte, que je me sens le plus souvent hors d'état de les juger. Pour préparer une telle synthèse, il faut être ethnologue, archéologue, linguiste, avant d'être latiniste et historien. Je sais bien que l'auteur a appris tout ce qui était nécessaire au fur et à mesure que les problèmes se présentaient à lui, mais est-ce une formation qui permette de les dominer? M. Heurgon me pardonnera peut-être cette réserve, si nous en tirons ensemble une conclusion qui puisse rendre service à nos cadets. La préparation des Farnésiens doit s'élargir de plus en plus. Il faut qu'une fois délivré du concours d'agrégation (à maintenir selon moi sous une forme ou sous une autre, car il opère dans la masse des licenciés un choix indispensable), il faut que le futur Romain puisse, à Paris ou dans des universités étrangères, acquérir la solide préparation scientifique qui le mettra à même d'être à l'aise sur tous les terrains qui l'attendent, heureusement toujours plus vastes. Un accord entre la Caisse nationale de la Recherche et la Direction de l'École de Rome conduirait aisément à une solution.

Marcel DURRY.

D. M. PIPPIDI, *Autour de Tibère* (Institutul de istorie universala N. Iorga) : Bucarest, 1944, 201 p.

La partie principale de ce livre (87 p.) est formée par la réimpression

de l'importante étude que M. Pippidi avait publiée en 1938 dans l'*Ephemeris Dacoromana* sur *Tacite et Tibère*. Il en a été rendu compte ici même. La thèse de M. Pippidi est que le portrait traditionnel de Tibère est en réalité une invention littéraire de Tacite, qui doit tout son succès aux prestiges de l'art, mais qui est calomniatrice. Il n'est pourtant pas facile d'innocenter Tibère : E. Ciaceri lui-même, si disposé à faire le panégyrique de ce *vero Romano antico*, doit admettre comme certaines au moins quarante condamnations pour crime de lèse-majesté. M. Pippidi considère comme un procédé littéraire la division du règne en plusieurs parties, caractérisées par une aggravation de la cruauté : mais comment se débarrassera-t-il du témoignage de Pline l'Ancien, selon qui Tibère devint, à la fin de sa vie, sévère et cruel? Il ne pense pas d'ailleurs que Suétone dérive de Tacite ; or, le portrait du biographe n'est pas du tout inconciliable avec celui de Tacite. Il est vraiment curieux que l'entreprise de réhabilitation de Tibère, tentée d'abord par Voltaire — favorable en principe à l'empereur de Ponce Pilate — trouve encore des avocats si passionnés. Ne suffit-il pas d'ouvrir les yeux, hélas ! pour constater qu'un régime du type de celui qu'avait institué Auguste ne peut vivre que par la terreur? Il est bien probable que Tibère a quitté Rome par peur d'être tué.

En tout cas, cette étude sur l'art de Tacite sera toujours consultée avec fruit. On souhaite que M. Pippidi la fasse suivre bientôt de cette biographie de Tibère qu'il nous promet. L'appendice du présent livre, consacré à la critique des ouvrages récents parus sur Tibère, le montre très bien préparé.

Mais aujourd'hui il ne nous donne que des travaux d'approche, mémoires érudits, caractérisés par une critique originale et minutieuse. Il étudie d'abord une *inscription de Capri*, où l'on a cru deviner un acte de sadisme commis par Tibère contre un esclave ; M. Pippidi prouve que Tibère n'a rien à voir en cette affaire. Il s'agit d'un esclave victime d'une mort injuste. Le texte d'ailleurs, malgré l'exégèse de M. Pippidi, demeure obscur ; il me paraît bien douteux qu'on puisse y reconnaître une conception dualiste et que l'esclave ait été victime de l'Esprit du Mal.

L'étude sur *Tibère et Arruntius* mérite au contraire, semble-t-il, d'emporter la conviction. Arruntius, nommé légat d'Hispania Citerior, fut retenu à Rome pendant dix ans, administrant de là sa province. Tarver (et plus récemment De Laët, dans l'ouvrage sur les sénateurs du 1^er^ siècle, que M. Pippidi ne connaît pas) pense que Tibère aurait esquissé ainsi une méthode de gouvernement des provinces par des secrétaires d'État résidant à Rome. Mais M. Pippidi nous paraît commenter très exactement le texte de Dion, qui dit qu'Arruntius, nommé gouverneur et accusé ἐξ ἐκείνου, fut acquitté dix ans après : il com-

prend ces mots comme signifiant *dès cette époque ;* il aurait pu invoquer, en particulier, à l'appui de cette interprétation, l'usage de Thucydide. Il estime qu'Arruntius, victime de la haine de Séjan, a été retenu sous le coup de cette accusation. Abandonnons la trop ingénieuse théorie des secrétaires d'État résidant à Rome.

Importante est aussi l'étude sur *L'avènement officiel de Tibère en Égypte.* Si Tibère avait commencé de gouverner l'État à la mort d'Auguste, le 19 août 14, l'Égypte aurait compté pour un an de règne l'intervalle entre le 19 août et le 29 août, début de l'année nouvelle. Or, elle ne l'a pas fait. Donc l'avènement de Tibère est postérieur au 29 août ; M. Pippidi conclut que la « dignité princière » avait besoin d'être conférée expressément, et qu'elle ne fut point conférée à Tibère avant septembre ou octobre ; il s'accorde donc avec la théorie de von Premerstein sur le fondement du principat, mais il aurait dû le souligner plus nettement ; le problème n'est vu ici que d'un petit biais. D'autant plus que les Égyptiens n'ont probablement pas appris avant le 29 août la mort d'Auguste et l'avènement du successeur.

Les dernières études traitent de l'attitude de Tibère à l'égard du culte impérial. Retenons surtout une très curieuse hypothèse sur le « stoïcisme » de Tibère. M. Pippidi rappelle les traits singuliers du caractère du prince, son austérité, sa *diritas*, sa conception des devoirs du prince. Il se réfère au portrait qu'a esquissé sans érudition, mais non sans talent, G. Marañon, dans un ouvrage espagnol traduit en 1941. Mais, s'il est certain que Tibère, adepte de l'astrologie, croyait au *fatum* ; il nous semble que rien n'autorise à le ranger parmi les stoïciens. M. Pippidi est décidément trop généreux pour son héros si suspect. Nous dirions plutôt que ce prince avait un sincère regret de la vieille Rome, qu'il subissait avec impatience le régime hypocrite qu'Auguste avait créé et qu'il se trouvait contraint à perpétuer ; de là chez lui ce dualisme, ce déchirement que signalent tous les historiens anciens.

Toutes les études ici réunies ont déjà paru, mais dans des revues d'accès difficile, sauf l'appendice bibliographique, qui réunit des notices publiées aux tomes X et XII de la *Revue des Études latines.*

A. Piganiol.

A. Alföldi, *Zu den Schicksalen Siebenbürgens im Altertum* : Budapest, 1944, 111 pages in-8°.

M. Alföldi a réuni dans cet opuscule trois études sur la Transylvanie dans l'antiquité. La première établit le catalogue critique des noms antiques en Dacie qui nous ont été conservés surtout par les inscriptions ; les noms proprement daces sont très peu nombreux (une qua-

rantaine) et l'auteur voit là une preuve de l'extermination des sujets de Décébale. Il en voit une seconde preuve dans un passage des *Caesares* de Julien, où Trajan se glorifie d'avoir rayé le peuple dace de la carte ; cette assertion est communément tenue pour pure vantardise ; ce n'est pas l'avis de M. Alföldi qui, par des rapprochements avec les histoires de l'Empire qui nous sont parvenues (*Histoire Auguste*, Eutrope, Aurélius Victor, etc...), montre que l'écrit de l'Apostat repose sur des données sérieuses. Troisième partie : copieuse récension de quarante-trois pages de la deuxième édition (en allemand ; la première, parue en 1938, était en français) du livre de M. Daicoviciu sur la Transylvanie dans l'Antiquité (Bucarest, 1943, 245 pages in-8°) ; la thèse de M. Daicoviciu est que la Transylvanie est un pays dace, puis daco-romain, donc roumain ; celle de M. Alföldi, s'appuyant entre autres sur les deux démonstrations ci-dessus, que, la conquête romaine ayant anéanti le peuple dace, les Roumains ne peuvent s'en dire les héritiers.

On comprend alors que ce livre balkanique soit dédié « aux archéologues et historiens de l'Antiquité roumains, dont seules quelques questions nous séparent... ». Nous venons de recevoir à Paris et d'applaudir M. Alföldi, et nous savons qu'il est un des meilleurs connaisseurs du Haut-Empire finissant et que tout ce qu'il signe est digne de confiance et d'intérêt. Mais ces sortes de livres, écrits en temps de guerre et où l'histoire risque d'être mise au service de la politique, ont toujours quelque chose d'inquiétant et ce n'est pas à nous de mettre le doigt entre l'arbre de Transylvanie et l'écorce.

Marcel Durry.

Johann Szilágyi, *Die Besatzungen des Verteidigungssystems von Dazien und ihre Ziegelstempel, Dissertationes Pannonicae*, ser. II, n° 21 : Institut für Münzkunde und Archäologie der Péter Pázmány Universität. Budapest VIII, Muzeum-Körut, 6-8, in-4°, 92 pages, 20 pl. (prix : 25 p.).

Un fascicule de la grande collection archéologique de l'Université de Bucarest, daté de 1946, voilà un signe réconfortant de la ténacité hongroise et qui fait grand honneur à l'illustre directeur de l'Institut de numismatique et d'archéologie, M. Alföldi. L'ouvrage est écrit en hongrois avec un très bref résumé allemand ; heureusement, il consiste surtout en tableaux, en tables analytiques et en planches, intelligibles pour tous. Il faudra en revenir au latin pour les ouvrages d'intérêt scientifique général tel que celui-ci. Du livre de M. Szilágyi, on retiendra le tableau des marques de briques romaines en Dacie, avec références aux planches (p. 40-59), celui des marques déjà publiées et que l'auteur n'a

pas vues lui-même (p. 60-63), la liste des *castella* de Dacie avec l'indication des marques fournies par chacun d'eux ; mais le texte donne, en hongrois, des renseignements sur chacun de ces fortins, renseignements absolument perdus pour qui n'entend pas cette langue. Les *indices* sont faits sur le modèle de ceux du *Corpus* ; on y trouvera ainsi l'indication de tous les corps de troupe, légions et auxiliaires qui ont figuré en Dacie, et cela apporte beaucoup de nouveau. On regrettera seulement l'absence d'une carte, qui serait indispensable pour localiser les nombreux renseignements ainsi fournis. M. Szilágyi aurait pu reproduire en la complétant l'excellente carte donnée autrefois (en 1903) par Mme Vaschide dans son mémoire de l'École des Hautes-Études : *Histoire de la conquête romaine de la Dacie et des corps d'armée qui y ont pris part.*

Il s'agit, précise le résumé allemand, d'une première esquisse de l'histoire militaire de la Dacie, fondée sur les poinçons de briques ou tuiles et les emplacements de leur trouvaille. Ces emplacements jalonnent les deux lignes de défense construites par les Romains : une première ligne extérieure bordant la région montagneuse et une seconde ligne de réserve et de contre-attaque éventuelle, constituée par les camps légionnaires : *Apulum*, *Potaissa*, *Sarmizegetusa*. Dans les *castella* et *burgi* de la première ligne, les troupes auxiliaires montaient la garde ; on note parmi elles un nombre élevé de formations d'archers à cheval. Entre ces avant-postes et les réserves légionnaires s'ouvrait un éventail de routes ; en somme exactement le même système que celui du *Limes* germanique en avant du Rhin. — Les poinçons catalogués datent presque tous de la fin du IIe et du IIIe siècle. Mais plusieurs des *castella* doivent remonter au début de l'occupation romaine de la Dacie ; le texte hongrois précise sans doute ces données chronologiques. Jusqu'à quel moment du IIIe siècle a duré l'occupation des avant-postes et des camps légionnaires?

Souhaitons que le progrès de ses études permette bientôt à M. Szilágyi de transformer en un tableau détaillé et lisible pour tous la présente esquisse dont on appréciera toute la valeur documentaire.

A. Grenier.

J. H. Thiel, *Studies on the history of Roman seapower in Republican times* : Amsterdam, North-Holland publishing Company, in-8°, 456 pages.

Le savant professeur d'histoire ancienne à l'Université d'Utrecht a l'ambition d'écrire une histoire de la puissance maritime de Rome sous la République. Il en offre aujourd'hui quelques chapitres seulement ; on voit clairement pourquoi il les a choisis ; c'est que Tite-Live fournissait

un matériel abondant, qui fait défaut dès que nous le perdons. L'ouvrage de M. Thiel est un commentaire aux livres XXI-XLV de Tite-Live pour tout ce qui concerne les opérations maritimes. Ce travail est exécuté avec un soin minutieux, qu'on admirera plus encore si l'on songe que l'auteur écrivait au temps « où le terrorisme exercé en Hollande par les Huns était à son comble », et que « ce n'est pas une tâche facile de servir la science quand on se trouve dans la situation d'un gibier traqué ».

La première partie traite de la guerre d'Hannibal. Année par année, l'auteur étudie les effectifs des flottes, les constructions nouvelles, la stratégie, le commandement ; rien de ce que la tradition nous a conservé n'est négligé. Il faudra toujours se reporter à ces analyses si méthodiques, qui semblent épuiser le sujet. Au début de la guerre, Rome disposait de 220 quinquérèmes ; l'apogée de son effort se place en 208, année où elle arme 281 navires ; une crise de fatigue explique qu'en 205 elle n'utilise plus que 100 navires, mais le chiffre remonte à 200 quand la guerre finit. On lira avec un particulier intérêt les pages intitulées *Closing remarks* (p. 183 et suiv.). M. Thiel explique comment la suprématie de Rome sur mer a contribué de manière décisive à sa victoire, bien que les Romains, dans leur stratégie, aient toujours agi en terriens. Il cherche à définir le nombre d'hommes que Rome mobilisa pour sa flotte : il estime qu'en 208, sur une levée totale de 263,000 hommes, Rome employait 95,000 hommes sur sa flotte, ce chiffre devant être conçu comme un grand *maximum*. Il montre enfin que Rome a su mettre à la tête des flottes de bons officiers, qu'elle a maintenus longtemps dans leur commandement.

Il suit la même méthode dans les chapitres consacrés à l'intervention romaine en Orient. Mais il s'intéresse ici davantage à la stratégie, et surtout à la politique générale ; il explique avec beaucoup de finesse la diplomatie des Rhodiens. Aussi ces chapitres ont-ils un aspect plus vivant que le précédent, que l'on aura certes plus de profit à consulter que de plaisir à lire. Même les discussions érudites sont ici faciles à suivre, par exemple le problème de savoir si les annalistes ont menti, en prétendant que les Romains, au cours de la seconde guerre de Macédoine, ont construit 100 navires neufs ; l'auteur rend très vraisemblable sa conclusion : ils ont décidé de les construire, mais s'en sont tenus là. Peut-être aurait-il été juste d'observer que Philippe V s'est très bien rendu compte de son infériorité sur mer et qu'il avait l'intention d'y remédier : un des motifs de l'intervention romaine peut être précisément la volonté de ne pas lui en laisser le temps. Il faut noter avec un particulier intérêt les observations que M. Thiel présente sur le commandement : la flotte est habituellement confiée à un *legatus pro praetore*, désigné par le Sénat sur

la proposition du préteur ou du consul. Il y aurait eu intérêt sans doute à examiner de plus près cette institution nouvelle. M. Thiel est peut-être trop porté à nous représenter ce personnage comme un « délégué » du préteur, alors qu'il nous semble en réalité un « envoyé » du Sénat. Mais il est exact que le Sénat le choisissait d'accord avec le magistrat, et c'est un fait capital que d'observer ici la naissance d'une coutume dont les conséquences extrêmes ne seront tirées qu'au temps de Pompée.

L'auteur suit avec soin la décadence de la puissance maritime de Rome. La période d'abdication, *the fleetless era*, commence en 188. Durant la troisième guerre de Macédoine, Rome n'équipe guère plus de 60 navires. Encore est-il juste de dire que l'intervention de cette flotte menaçant les lignes de communication de Persée a largement contribué à la victoire de Pydna.

Un appendice très intéressant est consacré à la question du *corvus*, que Polybe décrit comme un pont pour l'abordage, et que nous ne connaissons après la première guerre punique que comme un grappin[1]. C'est l'occasion pour M. Thiel de très bien expliquer la transformation de la tactique navale de Rome.

L'ouvrage de M. Thiel ne peut donc être négligé par aucun historien s'intéressant à la période qu'il embrasse. Il rend justice aux travaux étrangers, à ceux de Saint-Denis, en particulier, et de Courtois. Il est attentif aux problèmes que soulève la critique des sources annalistiques. Il critique avec assez d'âpreté la conception qu'Holleaux a proposée naguère des causes de l'intervention romaine en Orient (p. 202, n. 6) : « Chez les historiens modernes de l'antiquité, c'est une mode de croire que la pauvre vieille Rome, honnête et innocente, a conquis le monde malgré elle, parce qu'elle avait à se défendre. » Lui-même se trouve plutôt porté à incriminer « l'hypocrisie » romaine (p. 386).

A. Piganiol.

Droit romain.

Maurice Pallasse, *Cicéron et les sources de droits* (Annales de l'Université de Lyon : Droit, III, 8) : Paris, librairie du Recueil Sirey, s. d. [1945], 131 pages.

Michel Villey, *Recherches sur la littérature didactique du droit romain* : Paris, Les Éditions Domat-Montchrestien, 1945, 84 pages.

Le regretté P. Noailles a laissé derrière lui non seulement des disciples, mais un esprit de vie qui, en multipliant les liaisons entre Romanisme

1. Sur ce petit problème, cf. en dernier lieu : E. de Saint-Denis, *Une machine de guerre maritime*, dans *Mélanges Heuten, Latomus*, t. V, 1946, p. 359.